

# JE NE VEUX PAS ALLER AU MACHU PICCHU

Julien Masson a préféré fuir l'affluence et la fragilité du Machu Picchu, choisissant de se replier vers Choquequirao, oublié par tous depuis la nuit des temps : les conquistadores, l'Unesco et les voyageurs.

JULIEN MASSON

**V**oyageurs, nous sommes poussés, tôt ou tard, par l'envie de visiter ce que l'Unesco a classé. En haut de la liste, trône le fameux Machu Picchu, devenu à lui seul l'emblème du Pérou et de toutes les Andes. Le symbole de la folie inca est figé dans le temps vingt mille fois par jour par les hordes de touristes. Alors que l'Unesco l'a classé parmi les sites en danger et a recommandé vivement de limiter les visites à huit cents par jour, les vieilles ruines incas sont envahies chaque jour par deux mille paires de jambes. À soixante-dix dollars l'entrée pour une demi-journée, l'affaire est juteuse. L'Orient Express, une firme anglaise, s'est emparée de toutes les concessions autour de la poule aux œufs d'or. Acheter une bouteille d'eau ou aller aux toilettes : tout est payant. Mais le clou de l'affaire, c'est le train (de 60 à 400 dollars), emprunté par la majorité des visiteurs. La compagnie a racheté la ligne populaire reliant Puno à Cuzco. Transformée en train de luxe, cette ligne jadis utilisée par les locaux est devenue le chemin de fer le plus cher du monde au kilomètre ! Joyeux sont les chanceux qui profitent de la cuisine à bord et photographient les autochtones en traversant les villages depuis leur wagon d'or. Les réflexions de l'anthropologue Franck Michel dans *Éloge du voyage désorganisé* sonnent terriblement justes : « Pouvoirs

publics et entreprises privées se pressent au chevet des merveilles du monde, ici en sursis, là déjà à l'agonie. Mais des affaires restent encore à faire ».

Il n'y a aucun doute, le Machu Picchu est exceptionnel, unique et mystérieux. Mais la visite d'un site, aussi magnifique soit-il, donne-t-il le droit de consciemment participer à sa destruction, de favoriser les inégalités et de contribuer au vol culturel et économique d'une région ? La réponse peut faire rebrousser chemin. Quoiqu'il en soit, l'Empire inca semble demeu-



rer une mine d'or pour les âmes conquistadores. À soixante-dix kilomètres, se cache un autre site dont à peine quarante pour cent ont été fouillés. Un des seuls à n'avoir jamais été découvert par les Espagnols. Un site sept à huit fois plus étendu que le Machu Picchu, perché à 3100 mètres d'altitude dans les pentes abruptes de sommets recouverts de la haute Amazonie. Une cité qui a hébergé la résistance inca et en a initié les rois. Ni envahie à l'époque par les conquistadores, ni aujourd'hui par les touristes. Le Choquequirao (le « Berceau d'or » en quechua) est fier d'être oublié. C'est son destin.

Aucune route n'y conduit, aucun train, aucune concession de l'Orient Express. Aucun poster ne le vend aux quatre coins du monde, aucune agence de voyages ne le classe en tête de liste. Trop loin, trop pénible. Après avoir pris bus et taxis collectifs, quatre jours de marche sont nécessaires pour l'aller-retour, neuf si vous souhaitez poursuivre jusqu'au Machu Picchu.

Les chemins sont raides, escarpés et s'attellent aux cimes par d'infinis zigzags. On descend la vallée pour la remonter puis on recommence. Il faut s'attendre à avoir mal aux pieds, peut-être aux genoux, et se préparer aux centaines de piqûres qui vous démangeront toutes les nuits. Les moins téméraires pourront être aidés de mules et de muletiers rendant le parcours plus accessible. Pour les autres, il faudra porter tente, sac de couchage et nourriture. Un magnifique trek en autonomie avec nuits à la belle étoile. Des sommets enneigés s'élèvent comme des statues et leurs pieds recouverts de jungle échouent dans les eaux froides du Rio Apurimac. Les nuages filtrent les couleurs du crépuscule, en ombres chinoises les mythes et les légendes jouent leurs scènes théâtrales. Marcher sur les pentes abruptes de cette vallée ramène aux bonheurs simples : boire l'eau des rivières, allumer le feu, se perdre sous l'infini. Se retrouver à sa place. Sa simple place dans la nature. De quoi rêve-t-on devant un dénivelé qui n'en finit pas ? Des pâtes de mauvaise qualité et de la sauce tomate en sachet que l'on mangera le soir venu. Au dîner, la ration est savourée comme le plat d'un chef étoilé.

L'esprit s'apaise. À mesure des pas, on se sent

comme ces vallées encaissées qui s'ouvrent enfin sur l'horizon. Au levant, alors que le rideau de brume est déchiré de quelques rayons de soleil, sans bruit, la marche reprend. Le sol dur rappelle l'existence, la douceur de la nuit celle de nos rêves, et dans l'effort naît la conviction que toutes réalisations passent par l'action. Le poids sur les épaules aide à porter celui de la vie. Si l'objectif final est d'apparence un site archéologique ou un quelconque sommet, il y aura toujours la rencontre avec soi.

Le Choquequirao se dévoile. Des dizaines de terrasses surplombent des précipices vertigineux. Son étendue est fascinante (plus d'une journée est nécessaire à qui veut l'explorer). Son emplacement incompréhensible. J'aimerais connaître l'architecte qui s'est pointé un jour chez le grand Inca pour lui dire :

« J'ai trouvé un lieu idéal pour construire une cité.

– Où ça ? lui demande alors le grand Inca.

– Perché sur un col à plus de 3000 mètres, entouré de falaises, une bonne prise au vent, environ quatre jours de marche depuis le Machu Picchu, peut-être dix depuis Cuzco. C'est très difficile d'accès mais je vous assure que personne ne nous trouvera ! ».

Et personne ne les trouva.

À la prise de Cuzco, le 15 novembre 1533 par Francisco Pizarro et ses légions de conquistadores, les habitants du Machu Picchu ont fui vers cette cité cachée de Choquequirao. Détruisant derrière eux le chemin qui y menait, ils ont isolé le site encore plus qu'il ne l'était. Voici à quoi fut destiné le Choquequirao : au mystère, au silence, à l'oubli. Aujourd'hui encore, il attire ceux qui fuient le vacarme et la facilité. Ceux qui aiment payer de leur effort la contemplation. Leurs têtes baissées par la fatigue sont un signe d'humilité devant l'Histoire.

Le Machu Picchu oublié, le Choquequirao, n'est étrangement pas inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. Paradoxalement, c'est peut-être ce qui le préserve. J'aime penser que ces vieilles ruines sont un symbole de ces peuples vivants, de ces histoires, de ces résistances que nous oublions et qui fleurissent ou fanent, vivent ou survivent, en marge de la grande civilisation, partout autour de la planète. ■